



# Réception de Jacques De Decker

DISCOURS DE JEAN TORDEUR  
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 24 JANVIER 1998

Monsieur,

Je ne crois pas me tromper en pensant que nous sommes, vous et moi, également désireux, en cet instant, d'évoquer cette première rencontre qui, au fil de plus d'un quart de siècle, allait faire naître entre nous, au-delà d'une immédiate et chaude sympathie, les liens étroits d'une amitié bien proche, à mesure du temps, d'une véritable affection. Toutefois, comme ce fut moi qui, alors, pris l'initiative de vous rencontrer, vous avez bien voulu, aujourd'hui, me reconnaître le privilège de le rappeler.

Souvenons-nous donc ensemble de ce milieu d'après-midi d'un jour de janvier, voici vingt-sept ans. Sans vous avoir jamais rencontré, je vous avais donné rendez-vous dans ce café-restaurant tout proche du *Soir*, le Douro, célèbre pour la qualité de son porto. Il arrivait que l'on vît y entrer, et même s'enchevêtrer dans son tourniquet, le cher Marcel Lecomte serrant tout contre lui toute une petite bibliothèque portative dont les divers éléments avaient une fâcheuse tendance à se désunir. Mon dessein était de vous proposer une collaboration hebdomadaire à la page littéraire du *Soir* que je m'apprêtais à réformer, fonction dans laquelle je succédais à nos confrères Henri Liebrecht, Adrien Jans et Marcel Lobet.

Comment ne saisis-je pas l'occasion qui m'est ainsi donnée de rappeler le nom des trois autres vaillants qui avaient déjà répondu positivement à mon appel et dont je salue non sans émotion la présence dans cette salle ? Georges Sion, notre grand aîné, Pierre Mertens à qui le prix Rossel venait d'être attribué pour

son premier roman, *L'Inde ou l'Amérique*, et André Gascht. Ensemble, enrichis par la suite de la collaboration de Michel Grodent, nous allions, pendant plusieurs années, constituer cet étrange quintet se donnant rendez-vous, chaque vendredi, autour d'un modeste déjeuner dans des restaurants dont l'enseigne changeait à mesure des réticences des patrons voyant débarquer chez eux ces curieux clients aussi peu portés sur la chère que dévoreurs de livres, à qui, de surcroît, une table supplémentaire devait être accordée pour que cette bibliothèque itinérante y trouvât place. Ce fut une belle aventure, riche de nos différences et de nos accords, dans laquelle le benjamin que vous étiez prit immédiatement place avec autant de naturel que de compétence comme en témoigne votre premier article dans la première « nouvelle page littéraire » du 17 février 1971, dédié à une lecture très critique du roman de Günter Grass *Anesthésie locale* : ainsi, dès vos débuts, faisiez-vous bénéficier les lecteurs de votre brillant quadrilinguisme auquel n'est étranger aucun tour du français, du flamand, de l'anglais et de l'allemand.

Et cependant, m'avez-vous dit, vous avez éprouvé, très jeune, le sentiment de ne pas avoir eu réellement de langue maternelle. Né à Bruxelles le 19 août 1945, vous êtes le premier de nos confrères qui voie le jour alors que la deuxième guerre mondiale s'est achevée. Votre père et votre mère sont des Flamands francisés. Le français est bien devenu leur langue culturelle, mais, dans l'intimité quotidienne et dans la câlinerie du petit enfant, c'est leur parler profond, originel que vous entendez. Décidément précoce, c'est à trois ans que vous prenez les choses en main : revenant à la maison après votre première journée vécue dans le tout proche Institut du Sacré-Cœur, tenu par des religieuses, vous n'avez qu'un cri que vos parents entendront fort bien : « Je dois apprendre le français ! »

Votre père, et l'art qu'il exerce, ont suscité en vous dès la petite enfance un vif sentiment de dilection, de respect et d'admiration. Né à Ninove en 1909, abandonnant à quinze ans ses études pour le dessin et la peinture, il sera l'élève à Bruxelles d'Alfred Bastien et de Jean Delville, à Anvers d'Opsomer. Dès ses premières expositions, l'attention des connaisseurs s'attache à lui. Il sera un portraitiste à juste titre renommé et un paysagiste pénétrant. Peu de temps après votre naissance, il s'est établi à Schaerbeek, rue de l'Est, dans une maison de style néo-gothique ornée, à l'intérieur, de vitraux créés par le maître-verrier qui l'avait conçue. La demeure se prolonge, au fond du jardin, par un atelier d'une hauteur

impressionnante. On y accède par un passage couvert, ce qui accentue encore le prestige du lieu. Très jeune, vous y serez admis, entretenant la conversation avec ces visiteurs, souvent flamands, dont votre père fait le portrait et qu'il vous présente comme des écrivains, ce qui vous portera à penser que c'est là une profession intéressante puisque l'on fait le portrait de ceux qui l'exercent.

Vous ferez vos humanités modernes dans cette forteresse laïque et cette pépinière d'écrivains que fut et demeure l'Athénée royal de Schaerbeek, ce qui vous change d'un intérieur familial plutôt religieux. Vous y bénéficierez de ces professeurs qui sont de véritables éclaireurs : Franz François, qui vous révèle Paul Valéry, le cher Paul Delseme, qui vous fait découvrir Ionesco et dirige votre travail de fin d'humanités sur Ghelderode, André Delvaux, qui anime le ciné-club et qui vous fait découvrir la *Partie de campagne*, Raymond Rifflet, l'historien proche de Paul-Henri Spaak, dont vous dites que sa conférence sur l'existentialisme sera pour vous « un chemin de Damas inversé ». Et vous serez fondé à dire que cet athénée « a été le lieu de l'initiation essentielle » lorsqu'on aura rappelé — on y reviendra bientôt — que c'est sur ses bancs qu'est née votre vocation théâtrale.

Vos humanités s'achevant, c'est le choix de vos études universitaires qui s'avère aussi déterminant que symbolique. En effet, vers le milieu de vos humanités, alors que vous vous sentiez maîtriser progressivement le français, vous avez compris en même temps que la première langue, laissée en friche, vous importait toujours puisqu'elle était celle de votre souche. Pour en avoir le cœur net, vous avez envisagé une étude plus approfondie de ces Lettres et vous avez opté pour la philologie germanique en vous disant : « Je serai professeur, sans doute de néerlandais. »

Comme il se doit, votre rentrée universitaire sera précédée de vacances et celles-ci revêtiront une importance toute particulière grâce à l'initiative éclairée de votre grand-père maternel, qui, guichetier à la gare d'Alost dans sa jeunesse, est devenu un notable maniant plusieurs langues, vice-président du Touring Club de Belgique et on ne peut plus proche de vous puisqu'il habite la même rue que vos parents. Pour vous faciliter l'accès à l'anglais et à l'allemand, rien de mieux que la pratique, s'est-il dit. Vous voici donc pour un mois à Londres. Pendant la matinée, vous calculez des primes d'assurances chez un courtier ami de votre grand-père.

L'après-midi, vous découvrez Londres avec émerveillement. Le soir, vous courez les théâtres de comédie, vous assistez quatre fois à *My fair Lady* et vous logez dans le club de votre grand-père, renonçant toutefois au privilège d'une suite qui vous était réservée, vous satisfaisant d'une mansarde. Juillet s'achève, août commence et vous vous retrouvez pour un mois à Munich : nouvelle découverte initiatique dont la beauté vous coupe le souffle. Cette fois, votre matinée se passe au Touring Club allemand, au guichet des réservations hôtelières. L'après-midi est réservée aux musées et aux enchantements des environs. C'est à Munich que vous voyez pour la première fois le film célèbre de Max Ophüls *La Ronde* à partir de la célèbre pièce de Schnitzler.

Vos quatre années d'université seront fécondées par l'enseignement de deux maîtres chacun incomparable dans sa science mais aussi différents qu'il soit possible par leur style d'enseignement : Jean Weisgerber pour la première langue, le néerlandais, la méthode ultra-rigoureuse et systématique, le texte, rien que le texte, tout le texte; pour l'allemand, Henri Plard, le texte sans doute mais, autour de lui, l'époque, l'histoire, des corrélations infinies, des rapprochements vertigineux. À tout deux, vous vous reconnaissez une dette incommensurable : vous leur devez de croire à la pédagogie que vous ne cesserez plus de pratiquer, soit dans vos dix années d'assistant à l'École supérieure des traducteurs internationaux de l'Université de Mons, soit, plus tard, dans votre cours d'histoire du théâtre et du cinéma au Conservatoire royal de Bruxelles, enfin dans votre œuvre de critique littéraire et théâtral : « La pédagogie », direz-vous, « c'est une histoire de générosité ».

Votre premier trimestre d'université est aussi celui de votre engagement enfiévré dans le théâtre, et cela vient de loin. Pendant vos six années d'humanités, vous avez eu pour compagnon privilégié Albert-André Lheureux, un « fou de théâtre et de music-hall ». En rhétorique, c'est lui qui met en scène le spectacle de fin d'années *Le ménage de Caroline* de Ghelderode, spectacle dans lequel vous tenez le rôle de Pierrot. Cette représentation suscitera la création, trois mois plus tard, du Théâtre de l'Esprit frappeur : Albert-André a convaincu ses parents d'installer celui-ci dans les vastes caves de leur demeure, rue Josaphat. Le premier spectacle *La Cantatrice chauve*, d'Ionesco, tiendra l'affiche pendant deux ans dans ce lieu

inhabituel devenu à la mode en deux mois. Vous y tiendrez quatre-vingt fois le rôle de Monsieur Martin.

Le théâtre, vécu si intensément par vous, si jeune, et dans tous ses états — car, dans une aventure aussi folle que celle-ci, on apprend à tout faire, depuis la mise en scène jusqu'à l'éclairage, depuis les costumes jusqu'aux communiqués de presse —, le théâtre, donc, aussi intimement, aussi amoureuxment pratiqué, c'est lui, très clairement, qui frappe les trois coups de votre destinée d'écrivain. Vous en donnez les premiers signes évidents en signant, pour le Rideau de Bruxelles, une adaptation à quatre voix du célèbre roman de Stendhal : *Le Rouge et le Noir*. Peu de temps après, vous réalisez, pour Monique Dorsel et son vaillant Théâtre-Poème une traduction du tempétueux et bouleversant monologue de Molly Bloom dans *l'Ulysse* de Joyce. Fameux préludes que ceux-ci à la cinquantaine d'adaptations et de traductions que vous signerez, dont beaucoup feront date, telle l'œuvre de Botho-Strauss que vous révélez littéralement au public français et qui sera créé au Rideau de Bruxelles.

C'est en 1976 que s'inaugure votre œuvre théâtrale. Claude Étienne, qui a tenu un rôle si éclatant dans le lancement de nos jeunes auteurs, vous commande une pièce courte pour ses Midis du Rideau. Elle s'intitule *Petit matin*. Notre Académie couronne de son prix Vaxelaire ce qu'elle estime « un éclatant début ». En effet, au contraire des modes dominantes, vous vous revendiquez, non sans panache, du théâtre naturaliste. Vous vous en expliquez on ne peut plus clairement dans les termes que voici : « Mes pièces n'ont d'autres visées que de reconstruire dans l'espace et le temps convenu du théâtre des parcelles d'existence prélevées sur le corps social qui nous cerne et nous contient. »

Et il est vrai que, de *Petit matin* à *Grand soir*, de *Jeu d'intérieur* à *Fenêtre sur couple*, d'*Épiphanie* au *Magnolia*, on entend s'égrener le tout-venant existentiel d'individus, de couples, de familles, de menues aventures qui relèvent du fait-divers quotidien, tout cela dans le parler de tous les jours, tantôt léger, tantôt incisif, parfois cocasse, car, ici, c'est le langage le plus contemporain qui mène le train, celui que, par essence, on n'entend pas préférer au théâtre. De même que le *Diable boiteux* de Guevara soulevait par magie les toits de Madrid pour permettre à l'étudiant qui l'avait délivré de surprendre une série de tableaux intimes, vous tenez, avec l'esthétique vériste, que le théâtre c'est, par excellence, la suppression

du quatrième mur de l'espace privé, ce qui introduit le spectateur-voyeur dans l'ordinaire de divers inconnus. Les uns ne se connaissent pas et tentent des approches, d'autres se connaissent et se fuient, tous se font une cuirasse de mots pour éviter à tout prix le silence, tout leur est bon pour le meubler : le bureau, la circulation, les achats, les voisins, le téléphone, la télévision, les disques. Au travers de ce bourdonnement, il arrive qu'on perçoive un souffle haletant, une angoisse, une dépression, un appel, jamais un triomphe, jamais une victoire, mais, discrets, presque voilés, de menus signes d'espérance. Vous êtes un moraliste, un entomologiste, mais un entomologiste compatissant qui fait entendre beaucoup de choses profondes sans les souligner.

Aux abords de la quarantaine, un thème que vous portez en vous depuis longtemps requiert, pour s'accomplir, la forme romanesque. Ce thème, c'est celui de *La Ronde* de Schnitzler. Par analogie à ce titre tournant, vous intitulez votre premier roman *La Grande Roue*. Ce titre est loin d'être innocent puisqu'il se réfère directement à la célèbre attraction de notre Foire du Midi. C'est-à-dire que vous élisez Bruxelles, la mal-aimée dans son propre pays, comme lieu unificateur des dix chapitres qui composent le livre. Dans chacun d'eux, deux personnages occupent la scène. Pour une raison inattendue, leurs vies se croisent un instant. Puis l'un d'eux se dérobe, l'autre entre dans le tableau suivant où il rencontre un nouveau protagoniste. Ainsi, chacun des dix personnages paraît-il dans deux situations et dans deux moments différents de son existence. Publié par Grasset, nanti par l'éditeur d'une bande publicitaire portant ces trois mots : « Bruxelles, ville magique », le livre est accueilli chaleureusement par la critique à Paris comme en Belgique. Alain Bosquet l'estime « plein d'ironie et comme enclin à ne pas trop étouffer une timide tendresse. On dirait du Jules Renard qui aurait perdu son venin ». Pol Vandromme écrit : « Schnitzler avait la cruauté dans les yeux, Jacques De Decker a le visage de la miséricorde. » Dans une très remarquable étude qu'il consacre à votre livre, Paul Emond observe que le premier personnage du livre, c'est sans doute possible Bruxelles. Et, vous entretenant avec lui, vous le confirmez par ces mots : « Investir une ville par la fiction, c'est lui réinsuffler cette dimension mythique dont elle a besoin, c'est ajouter à sa magie. » Deux phrases révélatrices encore, dans votre bouche : « Il y a deux sortes d'enfants : ceux qui montent sur les chevaux de bois et ceux qui regardent comment le manège tourne. J'ai toujours été

de ceux-ci. Je n'aime pas les grands personnages. J'aime au contraire les gens qui n'arrivent pas à faire coïncider leur être avec le rêve où il se projette. »

Avec cinq ans d'avance, et sans que vous le sachiez, ces quelques mots prononcés au cours d'une interview dessinent la silhouette de ce Gilbert que nous ne connaissons jamais que par son prénom et qui est le fragile protagoniste de votre deuxième roman : *Parades amoureuses*, publié chez Grasset en 1990. Ce qui rend d'emblée Gilbert attachant, c'est l'initiation aux grandes œuvres littéraires qu'il dispense, avec une ferme conviction et beaucoup d'ingéniosité, à des élèves, filles et garçons, du degré supérieur d'une école technique. Entreprise risquée s'il en fut mais couronnée de succès, ce qui suscite l'envie de ses collègues : c'est le bon côté d'un environnement professionnel dont on perçoit surtout les limites et les préoccupations assez terre-à-terre. Quant à Gilbert, son bilan affectif, à 43 ans, est fragile. Une passion de jeunesse qui, limitée à une correspondance enflammée, continue d'alimenter des espérances insensées, l'appel d'une ancienne élève qui, attendant un enfant, réclame de Gilbert un peu de cet amour paternel qu'elle ne trouve pas autour d'elle. Trois fois rien, en vérité, un bilan totalement négatif. Très habilement structuré, le roman joue sur les trois sens du mot *parade* : celle de la conquête amoureuse, celle de l'esquive, celle du défilé. Toutefois, le secret de ce livre, apparemment léger, est ailleurs. Dans une excellente interview, Catherine Dethy observe que l'auteur de *La Grande Roue* « parle ici plus librement qu'il ne l'a jamais fait de la difficulté d'être et d'aimer ». Se défendant de vouloir délivrer un message, vous dites ceci : « Je suis un observateur. J'observe que l'individu de notre temps se suffit de plus en plus à lui-même. C'est un homme sans attaches réelles, aux aspirations vagues, au grand scepticisme, qui manque de repères... » On est allé tellement loin dans l'analyse de l'être et de son psychisme que l'amour est mort parce qu'il a perdu une grande partie de son merveilleux et, dès lors, de son mystère. S'il est peu probable que Gilbert bénéficie jamais de ce mystère, c'est tout de même une autre sorte de salut qu'il pressent lorsqu'il s'engage sans réserves dans une action de protestation syndicale. C'est son école qui prend la tête du mouvement. Celui-ci démontrera sa force en défilant dans les rues de Bruxelles. En imaginant cette issue politique au désenchantement d'un individu, vous témoignez, de votre capacité à pressentir dans le présent les bourrasques à venir,

puisque, aussi bien, le geste protestataire de Gilbert précède d'un an à peine les graves tensions que nous allions connaître sur le front de l'enseignement.

Toutefois, c'est dans votre troisième roman, *Le Ventre de la baleine*, paru en 1996, que ce don de longue vue, conjugué avec une ardente patience et une longue maturation, va faire merveille. Il faut rappeler, en effet, que ce livre, de brûlante actualité lorsqu'il parut, ne fut pas un de ces ouvrages que des auteurs aussi avisés que peu scrupuleux produisent dans les deux semaines qui suivent un grand événement afin de bénéficier du retentissement de celui-ci. C'est dans le cours d'une nuit de juillet 1991 que vous avez fait un rêve hallucinant qui vous faisait assister, à l'abri d'un hublot gigantesque, aux assauts terrifiants des grands fauves des fonds marins. Vous en avez été profondément frappé. Le lendemain matin, en entendant annoncer, par le journal parlé, l'assassinat d'un homme politique belge de premier plan, une association mentale irrépressible s'est opérée en vous entre votre rêve et cette tragédie contemporaine. Elle vous a longuement habité tandis que s'enclenchait le lent et lourd processus judiciaire que vous avez suivi avec cette attention aiguë qui caractérise l'exigeant journaliste que vous êtes. Au bout de deux ans de réflexion, vous vous êtes cru autorisé — le mot est de vous — à entreprendre l'écriture d'un récit. Celle-ci vous a pris trois ans, ce qui laisse deviner à quel point, vivant intensément l'actualité, vous avez laissé décanter en vous un sujet ouvert à tous les dérapages. Vos immenses lectures poursuivies dans plusieurs langues vous ont appris combien des fictions romanesques peuvent éclairer des situations réelles, surtout lorsque celles-ci ouvrent la voie à tous les enchevêtrements. Dès lors, ne cessant jamais d'avoir à l'oreille la rumeur de l'affaire, votre lecteur se trouve conduit à partager ici l'ébranlement intime d'un jeune substitut qui voit la justice ébranlée, là les doutes d'un couple de journalistes passionnés, ailleurs l'homme politique confesser ses erreurs ou des truands agir dans l'ombre au sein d'un cabinet ministériel. À chaque instant, chez les uns comme chez les autres, c'est la simple, faible ou riche nature humaine qui est saisie avec un accent de vérité et de miséricorde extrêmement vraisemblable, tandis que la vie quotidienne de trois jeunes couples assure à cette basse continue les accompagnements modulés d'un chœur à plusieurs voix. Certaines scènes demeurent fortement inscrites dans la mémoire par la charge d'émotion profonde, par le naturel, par la sincérité qui les animent. En un mot, ces péripéties, tout en

étant purement imaginaires, dégagent un accent de sincérité, d'évidence, d'émotion qui emporte l'adhésion et touche au cœur. Enfin, que la conjugaison du réel et de l'imaginé soit efficace et touche le lecteur, c'est ce que viennent attester plusieurs traductions du livre à l'étranger.

Cette année 1996, au reste, sera faste pour vous puisqu'elle voit paraître, chez Luce Wilquin, un choix de vos articles et interviews consacrés à quelques-uns des plus grands écrivains étrangers d'aujourd'hui : Patricia Highsmith, William Styron, John Updike, Joyce Carol Oates, Anthony Burgess, George Steiner, Umberto Eco, Jean d'Ormesson, Michel Tournier, Claude Simon. Ce prodigieux tableau de chasse, que vous envieriez à bon droit les plus grands critiques internationaux, vous lui avez donné pour titre ces deux mots : *En lisant, en écoutant*. C'est un hommage marqué à un écrivain que vous admirez par-dessus tout, Julien Gracq : il atteste une fois encore ce beau et si rare sentiment de la filiation des esprits qui pourrait être votre devise intellectuelle. On ne sait, à lire ces entretiens, ce qui l'emporte, de votre connaissance vertigineuse des œuvres, de la sagacité souveraine de vos questions ou de ce que Pierre Mertens définit comme « une formidable capacité d'écoute ». Aussi est-ce à l'unanimité que les critiques françaises du Prix Interallié vous décernent le Prix de la Critique. Six ans plus tôt, vous aviez donné déjà la mesure de votre perspicacité en réunissant quelques-uns de vos articles consacrés à l'avènement d'une nouvelle génération d'écrivains dans nos Lettres. Vous lui aviez donné un titre révélateur : *Les Années critiques - Les Septentrionaux*, un pluriel qui caractérise à la fois nos années « septante », dans lesquelles cette génération se révéla, et le fait que notre littérature s'inscrit plus au nord, encore, que Montréal, ce que notre Marcel Thiry avait fait entendre déjà dans son émouvante Lettre du Cap : *J'écris du cap le plus nord-nord-est de la France* : une manière encore, pour vous, de célébrer cette reliance entre nos générations de créateurs qui, pour vous, est spontanée et, j'oserais dire, oecuménique.

Avec ces deux livres, qui portent la marque d'un vrai essayiste, nous voici venus à cette part de votre personnalité qui, en quelque sorte, réunit et fédère toutes les autres : celle du critique. Je crois que la disposition à l'exercer vous vient de très loin. L'attention passionnée et l'admiration profonde que vous avez nourries pour l'exigeant artiste que fut votre père vous ont appris très tôt qu'il n'y a pas d'art sans métier et pas de métier sans rigueur. Il révérait « le nombre d'or » :

c'est une notion qui n'a pas cessé de vous être familière. Vos si considérables travaux de traduction ou d'adaptation n'ont jamais découlé du hasard, mais, bien plutôt, de la signification des œuvres, de leur écriture, de leur insertion dans un courant. Il ne faut pas oublier non plus votre propre expérience de la pratique théâtrale. Il n'est aucune de ces rencontres qui ne mette en jeu le rapport entre une formulation et son sens, ce qui constitue la matière même et l'objet de la critique.

C'est dans le cours de votre activité journalistique que cette activité prend toute son ampleur, générant un rapport direct avec le public, une présence que celui-ci reconnaît d'emblée. Certes, l'espace du journal a ses contraintes. Tout l'art est d'en user au mieux. Si vous citez l'avis de Borgès : « Le journalisme, c'est de la littérature qui se dépêche », c'est pour rappeler aussitôt que cette littérature-là est aussi celle qui laisse, à propos d'un livre ou d'un spectacle, la première trace dans l'esprit du lecteur. J'aime le côté galopant de votre avis à ce sujet : « La première salve exégétique des cheveu-légers de la presse, même si elle ne fait pas long feu, permet de saisir à la racine un accent particulier dans une œuvre... Les lettrés officiels, les essayistes ne viennent qu'après-coup. » Votre tromblon, à vous, est chargé de la meilleure des mitrailles : la connaissance approfondie du sujet, le rythme opératoire du phrasé, les parallèles établis entre l'œuvre et sa mise en scène, les caractéristiques, cernées d'un trait, de chacun des acteurs. Il en va de même, naturellement, pour vos critiques littéraires. Les unes et les autres communiquent au lecteur le sentiment d'être intelligent et, en réalité, il l'est, puisque, la dernière ligne lue, il achète le livre ou bien réserve sa place au spectacle! Un autre aspect de votre activité critique, que je ne puis manquer de souligner, c'est la multiplicité de vos curiosités. C'est que, pour vous, la culture est une totalité qui englobe le cinéma, la télévision, voire les variétés. Si vous parlez d'un film, c'est en connaissance de la filmographie de son metteur en scène. Vous multipliez les « papiers » visant à attirer l'attention du public à l'égard d'une émission télévisée et, véritable homme volant, vous n'estimez pas indigne, au prix d'un vol de 20.000 kilomètres, assuré par le producteur, d'aller interviewer Sylvester Stallone qui se risque pour la première fois à donner, dans son prochain film, une image inattendue de son personnage habituel. Vous découvrez, sur un rayon de librairie le livre d'un auteur chinois, *Gens de Pékin* et, peut-être en souvenir de l'inoubliable Joyce et ses *Gens de Dublin*, vous décidez d'approfondir

vosre approche de la littérature chinoise moderne. Je pourrais allonger la liste des surprises heureuses que votre curiosité insatiable nous réserve en permanence, mais, puisque la cause est entendue, je m'arrête pour dire, simplement, que vous êtes « un passeur tous terrains », « un homme pour toutes les saisons » selon le titre d'une belle pièce anglaise traduite par notre ami Georges Sion, ou encore, que l'on pardonne cet anglicisme en ce lieu voué à la langue française, un « go between ».

... Un jour de l'automne 1994, cette merveilleuse horlogerie à laquelle vous faites songer s'est dramatiquement enrayée. Vous avez été en quasi arrêt cardiaque pendant dix-huit minutes. L'inquiétude la plus vive s'est répandue parmi vos très nombreux amis, comme une traînée de poudre. Un espoir, peu à peu, s'est fait jour, et vous avez pu écrire ceci : « Je suis un survivant. Cela change la perspective. » Votre chère femme et un de vos amis, Vincent Engel, ont voulu saluer votre guérison. Ils ont proposé à une cinquantaine de vos proches de porter témoignage de leur amitié dans un livre. En mémoire de Brel, un des héros de votre jeunesse, ils l'ont intitulé *L'autre grand Jacques*. Ces cent cinquante pages sont bouleversantes. Elles ruissellent d'une amitié que peu d'êtres peuvent susciter. Vous avez somptueusement célébré votre guérison en invitant les auteurs de ces textes, et bien d'autres, à une merveilleuse fête théâtrale : la représentation, sous le chapiteau des Baladins du miroir, du *Songe d'une nuit d'été*. Nous ignorions alors, vous et moi, que nombre d'entre eux se retrouveraient un jour ici pour vous dire leur amitié. Je suis sûr que, de tout leur cœur, ils se joignent à vos confrères qui vous disent simplement, aujourd'hui, d'une même voix : « Monsieur, grand Jacques, soyez le bienvenu parmi nous. »

Copyright © 1998 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer ce discours :**

*Réception de Jacques De Decker. Séance publique du 24 janvier 1998. Discours de Jean Tordeur [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1998. Disponible sur : < [www.arllfb.be](http://www.arllfb.be) >*